

# Noirs boutons d'or

AMY CLAMPITT

En Mars, au mois où le fermier plie bagage et repart, la boue défoncée crevassée de lumière aveuglante, le verbe se déplacer ne connotait rien de naturel, l'infexion du cours des ruisseaux ou de la position du soleil, la montée de sève, ou même le pas de deux des couples. Ce que les racines pelées, exhumées à la surface de la peau cassante des fondrières discernaient, c'était l'exil.

L'exil vers un bardage de bois brut, une latrine derrière la maison, un fumoir construit par les pionniers, pas d'ombrage hormis un amas de cèdres rouges, une exposition à la plus haute altitude du canton, un moulin à vent dégingandé que faisait râler chaque indisposition de la météo, avec en dessous le gargouillis mélodieux d'une citerne bossue comme un tertre.

La menace habitait cette eau quand les pionniers, au bout de leur trek depuis la Caroline du Nord, plus loin qu'Ur des Chaldéens n'avait été de Canaan, s'installèrent ici pour essayer de s'implanter: quatre de la famille fauchés dans cette ferme au terme de la première saison de culture. La menace toujours en attente, littéralement au coin de la rue, dans le cimetière d'une église de campagne, adossé à la futaie là où le terrain perdait de la hauteur (le ruisseau plus bas avait un temps alimenté une scierie, mais à présent courrait librement, sans obstacles, inutile) – ce lopin qu'on-n'évite-pas où le regard fixe des cailloux affûtés, avivé dans la nuit par les phares de passage, renvoyait le sémaphore chagrin: *Il n'y a pas de sécurité.*

J'avais dix ans. À moins de trois miles de la route qui courait entre les fermes (plus près encore si on avait pu voler, ou, tout aussi impensable, prendre à travers champs, sans être entravé par les fils barbelés ou le bourbier des parcs d'engraissement), l'habitat légendaire de la sécurité était enclos: le souvenir de la feuille séminale dans la graine, la main aveugle le long de la balustrade, l'enveloppe vierge de n'avoit vécu nulle part qu'ici. Là-bas dans la salle à manger, l'enfant qui avait eu neuf ans l'autre été pleurait assise à l'appui de la fenêtre donnant sur le jardin, la pluie en ruisseaux sur la vitre et les pleurs de l'autre côté un seul élément – et elle y est assise encore, encore en pleurs, elle sait pour la première fois pour toujours ce que c'est d'avoir le cœur brisé.

L'air de l'exil annoncé, qu'il soit massif ou dérisoire, blesse tout autant: ce sont les détails remémorés qui diffèrent. Comment mesurer la perte de deux épicéas bleus, de la chute sous le porche d'une spirée à feuilles de prunier, des jacinthes des bois et des culottes de Hollandais que ma grand-mère

avait rapportées de la futaie pour fleurir le même lopin que les pivoines et le muguet de mai? Ou, au-delà de la pâture où le taureau, plein d'un ressentiment vivace, représentait la menace de l'autorité (pas de regards en biais, pas de ricanements en classe), d'un verger – ou d'un bosquet de saules à la lisière de la prairie humide marquant le bord, la barrière ouest de tout ce que l'expérience avait confirmé? Nous ne pensions jamais à y aller sauf en février, quand la sève commençait juste son ascension le long des baguettes de saule blanc, les chatons roses sous un duvet d'argent fantomatique comme les cochons de lait dont la naissance coïncidait, dépouillant le détritus de leurs coupole nettes sur les décombres de congères naufragées cassantes comme la peau des mares d'eau dormante que nous foulions au pied dans la prairie, parodie maladroite du désastre comme tant de divertissements – la porcelaine nuptiale, le cristal de famille vandalisés par des galoches exubérantes, l'ennui emmitouflé paressant, tandis que le monde bleu chavirait plus loin que les ventres des nuages, saules discolorés treillagés de chatons goulus prêts à se disséminer en ballonnements de pollen, un trop-plein qui tournaient à l'émeute tandis que l'étang brisé se descellait, se changeait en boue et que pointaient, pullulaient, des boutons d'or luisants d'une inconscience aussi totale que l'aventure qui finit les gants mouillés, les joues gercées, fébrile au coin du poêle, pour monter plus tard se coucher en bagarrant ou en pleurnichant.

La nuit le gelait à nouveau, pour la dix millième fois, fermant les sceaux à la surface des aires de frai, l'Achéron d'Eros terrible et déçu semant un désordre infernal – les tics, la honte, l'ambition pathologique, l'angoisse parfois si dense que rien n'y prolifère que davantage d'angoisse, pour contrarier encore une autre génération, tous les anniversaires détrempés de l'effroi: noirs boutons d'or qui ne voient jamais la lumière du jour ni ne boivent au soleil avec des calices luisants. Les entendions-nous alors passer de chambre en chambre, blessés? Ou sous quelle forme l'avons nous d'abord perçue – la chose non étanchée, héréditaire, se frayant un chemin le long des creux de la moelle, l'inquiétude s'enracinant au dedans comme de l'herbe à poux, le pollen nocif ne fleurissant qu'en migraines maladiques léguées comme un objet de famille? Quand, sous ce toit que le souvenir d'un confort légendaire avait doté de ce qui rétrospectivement ressemblerait à de la sécurité, la rumeur de la tristesse était-elle advenue? Je me souviens m'être réveillée, un matin de février, le gel comme une lèpre sur les dépôts d'une neige tombée à contrecœur, pour trouver le monde gris de l'âge adulte partout, comme s'il n'y en avait jamais eu d'autre, dans cette maison que je ne pouvais endurer de quitter, où même à présent l'enfant qui sanglotait de partir est toujours assise en sanglots à l'idée de l'exil.

Traduit de l'anglais par Gaëlle Cogan.

## biblio

### The Collected Poems of Amy Clampitt

Knopf, 1997.

### A Silence Opens

Knopf, 1994.

### The Kingfisher

Knopf, 1983, traduit par Marie-Claude Peugeot sous le titre *Le Martin-Pêcheur*, Circé, 2013.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/articles/inedits](http://www.lecourrier.ch/articles/inedits)  
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation CErtili, de l'Association [chlitterature.ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



## bio

**L'AUTEURE** Née dans un Iowa rural qu'elle quittera adulte pour New York, Amy Clampitt (1920-1994) est une poète peu conventionnelle. Son œuvre explore, dans une langue foisonnante et labyrinthique, la beauté et la variété du monde naturel, ainsi que les questions de l'exil et de l'appartenance. Dans la lignée de Marianne Moore, pour son vocabulaire érudit, et de Gerard Manley Hopkins, pour son style elliptique et individuel, elle crée une texture poétique dense en vers libres, conservant ici et là des assonances inattendues. Dans «Noirs boutons d'or», tiré du recueil *What the Light Was Like* (1983), elle revient à son enfance en Iowa, dans une famille quaker descendante des pionniers, et à sa première expérience de déracinement.

**LA TRADUCTRICE** Née en 1985, Gaëlle Cogan est traductrice de culture franco-américaine vivant en Suisse romande. Elle est diplômée en études anglophones de l'Ecole normale supérieure de la Sorbonne-Paris IV. Elle a publié avec A'Dora Philippa une traduction de Marina Tsvetaeva, *Letter to the Amazon* (Ed. Ugly Duckling Presse, 2016). Sa traduction du recueil d'Amy Clampitt *Un Silence s'ouvre* paraîtra aux éditions Nous avec une préface de Calista McRae. Son travail est régulièrement publié dans la revue *Rehauts*. Elle évoque sur notre site sa traduction d'Amy Clampitt. **CO**